Steene

Ernest Renan

OISIÈME ANNÉE. — N° 51

Portraits d'Hier

Ernest Renan

Par Jean STEENE

Ernest Renan, par Bonnat.

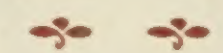
30 CENTIMES

PORTRAITS D'HIER

Etudes sur la Vie, les Œuvres et l'Influence des Grands Morts de notre temps

---

Publication bi-mensuelle illustrée : le 1er et le 15 de chaque mois



NUMÉROS PARUS

PREMIÈRE SÉRIE : **Emile Zola**, par VICTOR MÉRIC. — **Puvis de Chavannes**, par LÉON WERTH. — **Beethoven**, par GEORGES PIOCH. — **Henrik Ibsen**, par FRANÇOIS CRUCY. — **Honoré de Balzac**, par MANUEL DEVALDÈS. — **Bakounine**, par AMÉDÉE DUNOIS.

DEUXIÈME SÉRIE : **Baudelaire**, par GASTON SYFFERT. — **Jules Dalou**, par PAUL CORNU. — **Gustave Flaubert**, par HENRI BACHELIN. — **P.-J. Proudhon**, par MAURICE HARMEL. — **Gustave Courbet**, par MAURICE ROBIN. — **Gœthe**, par RAYMOND DARSILES.

TROISIÈME SÉRIE : **Pierre Dupont**, par G. CLOUZET. — **Pelloutier**, par VICTOR DAVE. — **A. de Vigny**, par HAN RYNER. — **Michelet**, par ELIE FAURE. — **Verlaine**, par A. WASEIGE. -- **Léon Cladel**, par G. NORMANDY.

QUATRIÈME SÉRIE : **Edouard Manet**, par CAMILLE DE SAINTE-CROIX. — **Constantin Meunier**, par M.-C. POINSOT. — **Eugène Delacroix**, par MAURICE ROBIN. — **Clovis Hugues**, par GUSTAVE KAHN — **Alfred de Musset**, par PAUL PELTIER. — **Richard Wagner**, par J.-G. PROD'HOMME.

CINQUIÈME SÉRIE : **Villiers-de-l'Isle-Adam**, par VICTOR SNELL. — **J.-B. Carpeaux**, par FLORIAN PARMENTIER. — **Edgar Poe**, par MAURICE DE CASANOVE. — **Paul Cézanne**, par ELIE FAURE. — **Edgar Quinet**, par ELIE REYNIER. — **Tchernichevsky**, par VERA STARKOFF.

SIXIÈME SÉRIE : **Rollinat**, par JUDITH CLADEL. — **Pottier**, par ERNEST MUSEUX. — **Bjœrnstjerne Bjœrnson**, par MAURICE DE BIGAULT. — **Pasteur**, par GASTON SAUVEBOIS. — **Buchner**, par VICTOR DAVE. — **Fourier**, par HARMEL.

SEPTIÈME SÉRIE : **Walt Whitman**, par HENRI GUILBEAUX. — **César Franck**, par G. PÉRICHARD. — **Max Stirner**, par V. ROUDINE. —**Leconte de Lisle**, par G. SAUVEBOIS. — **Guy de Maupassant**, par G. CLOUZET. — **Lamarck**, par ELIE FAURE.

Chaque numéro : 30 *centimes franco — Etranger :* 0.35

Chaque série coquettement brochée, 1 fr. 50, franco

-⁂- -⁂-

CONDITIONS D'ABONNEMENTS :

FRANCE, ALGÉRIE, TUNISIE		ÉTRANGER & AUTRES COLONIES	
Un an (24 numéros)....	6 fr. »	*Un an*....................	8 fr.
Six mois (12 numéros)..	3 fr. »	*Six mois*	4 fr.
Trois mois (6 numéros).	1 fr. 50	*Trois mois*	2 fr.

-⁂- -⁂-

∘ Adresser tout ce qui concerne " Portraits d'Hier " ∘
à H. FABRE, 20, Rue du Louvre, et 131, Rue Saint-Honoré — PARIS (1er)

Portraits d'Hier

Ernest Renan

Par Jean STEENE

Ernest Renan, par Bonnat.

Ernest Renan

Renan ! Nom magique, qui avec ceux de Michelet, Quinet, Auguste Comte et tant d'autres, évoque immédiatement toute la période héroïque du XIX[e] siècle, ces temps déjà lointains où les sciences naissaient à peine, où l'Histoire se fondait, où la Philosophie cessait d'être scolastique pour devenir « positive », où le clergé tout puissant défendait qu'on discutât ses dogmes, et où le fait d'envisager la religion comme une simple manifestation de l'esprit humain était considéré presque comme un délit.

Dans cette pléiade de savants, de penseurs, de philosophes, d'historiens, qui établirent les bases de la Science actuelle, Renan tient une des premières places. « Philologue, exégète, épigraphiste, archéologue, qu'il s'agît de l'histoire littéraire de la France au XIV[e] siècle, de l'histoire des langues sémitiques, de celle du peuple d'Israël ou de celle des premiers siècles de l'Eglise chrétienne, il a donné l'exemple de l'érudition la plus rigoureuse et la plus étendue » (1). Il sut en outre, et c'est là une qualité bien rare, traiter les sujets les plus ardus, dans une langue claire, simple, limpide, pleine de saveur, qui allie à la profondeur de la pensée une pureté de forme exquise et ajoute beaucoup au charme puissant de ses écrits.

Son influence fut considérable. Des générations entières se sont nourries de lui. En raison de cette influence on a voulu, bien à tort selon nous, le rendre responsable du scepticisme général actuel, oubliant que le scepticisme d'aujourd'hui est lamentablement triste, tandis que Renan fut malgré tout un optimiste convaincu et souriant. Certes, il était sceptique et se méfiait de bien des choses : « comme Hellène il se méfiait des hommes et des dieux immortels ; comme chrétien il se méfiait des puissances ; et comme historien, des évé-

---

(1) Léon BOURGEOIS, Discours prononcé aux funérailles de Renan.

nements » (1); mais il croyait à la Science et il croyait au Bien : « Croyez au bien, le bien est aussi réel que le mal, et seul il fonde quelque chose; le mal est stérile ».

Et d'ailleurs nul écrivain, nul penseur ne saurait empêcher certains esprits de déformer ou d'exagérer ses idées pour en tirer des conséquences inattendues. On ne peut par suite le rendre responsable des erreurs commises en son nom. Renan lui-même avait bien senti que ses études sur la religion chrétienne seraient arrachées de la sereine atmosphère philosophique dans laquelle elles avaient été conçues, pour servir d'arme politique dans la lutte anticléricale. Fallait-il alors ne les point écrire? Il se charge de nous répondre :

Je me reproche quelquefois d'avoir contribué au triomphe de M. Homais sur son curé. Que voulez-vous ? C'est M. Homais qui a raison. Sans M. Homais, nous serions tous brûlés vifs.

Renan fut donc un sceptique, mais un sceptique aimable et indulgent. Et puis, tout sceptique qu'il était, il croyait au progrès, à un avenir toujours meilleur pour l'humanité. Cet optimisme est peut-être dû à ce que, en dehors des crises et des chagrins inhérents à toute vie humaine, il fut malgré tout un homme heureux. Mais combien d'hommes qui, pouvant être heureux, gâchent leur vie dans des niaiseries et se noient dans une tristesse incurable! Lui aima la vie dans toutes ses manifestations heureuses ou malheureuses. Il sut en jouir pleinement, à la façon du sage qui sait voir, comprendre, goûter la joie de se sentir exister et penser. Il avoue lui-même n'avoir jamais vraiment souffert. Ses crises morales les plus pénibles furent toujours tempérées par l'agréable sensation d'être quelque chose de vivant, pensant et agissant. Il vécut dans le cadre qui lui convenait, put s'adonner en entier aux seuls travaux pour lesquels son cerveau était merveilleusement constitué, et tout lui réussit. Il considéra la vie comme une « charmante promenade » où il avait eu la part belle, et il sut l'embellir davantage par l'œuvre considérable qu'il nous a laissée.

Cette œuvre apporte non seulement une puissante contribution à l'Histoire et à la Philosophie, mais elle constitue en outre un véritable monument littéraire. Et pourtant, Renan, en vrai savant, faisait peu de cas de la littérature. Il considérait le talent en général, et son propre talent en particulier, comme une « qualité inférieure », un accessoire uniquement propre à faire passer plus facilement des vérités trop dures ou des pensées trop pénibles. C'est fort juste; mais il fallait avoir tout le talent qu'il possédait pour oser le dire et pouvoir émettre cette pensée profonde :

(1) Charles Péguy, *Les Cahiers de la quinzaine*. Zangwill-Chad Gadya.

Le talent n'a de valeur que parce que le monde est enfantin. Si le public avait la tête assez forte, il se contenterait de la vérité

Sa Vie

Il est né en 1823, dans cette région de la France restée si fortement attachée à ses croyances et à ses coutumes, dans ce pays étrange qui donna des chrétiens, conservateurs comme Chateaubriand, ou révolutionnaires comme Lamennais, et qui fut aussi le pays des Chouans.

Par un curieux effet du hasard, c'est dans la pieuse Bretagne que vint au monde celui qui devait plus tard transporter dans le domaine religieux les méthodes impartiales d'une critique historique la plus profonde qu'on eût osé tenter jusqu'alors sur pareil sujet ; celui qui devait débrouiller le chaos confus des origines de la religion chrétienne, et aussi déchirer doucement, avec un respect attendri, presque avec regret, mais d'une façon définitive et complète, tout le merveilleux tissu de pieuses légendes dont ces origines étaient entourées.

Il naquit en Bretagne. Et dans quelle Bretagne ! A Tréguier ! Le coin le plus religieux, le plus austère, le plus étroitement renfermé dans le respect et l'observance des vieilles traditions, « une ville tout ecclésiastique, étrangère au commerce, à l'industrie, un vaste monastère où nul bruit du dehors ne pénétrait, où l'on appelait vanité ce que les autres hommes poursuivent, et où ce que les laïques appellent chimère passait pour la seule réalité » (1).

Il y avait cependant des esprits libres dans ce monastère, et Renan avait de qui tenir. Son grand'père et un de ses oncles furent d'ardents patriotes sous la Révolution. Son propre père avait combattu pour la République dans la flotte de Villaret-Joyeuse.

C'était une famille de marins. Dès son enfance Ernest Renan connut la gêne, presque la misère. A sa naissance toute une série de malheurs accablent la famille. Le père avait un navire à lui. Il le

---

(1) Il ne faut point s'attendre à trouver dans cette étude de l'inédit sur Renan. Lui-même s'est chargé de nous raconter en détail la première partie de sa vie, et Mme J. Darmesteter dans son ouvrage : *La Vie d'Ernest Renan*, a dit tout ce qu'il y avait à dire sur ce sujet. Il ne faut point perdre de vue que les *Portraits d'Hier* sont avant tout une œuvre de vulgarisation, ayant simplement pour but de faire connaître au plus grand nombre les grands morts de notre temps. C'est dans cet esprit que nous avons entrepris ce travail, et c'est pourquoi nous avons évité autant que possible les notes bibliographiques qui alourdissent le texte, ainsi que toute discussion susceptible de paraître obscure aux esprits non familiarisés avec les spéculations philosophiques.

commandait en personne et trafiquait pour son compte. Mais il était peu fait pour le négoce. Ses affaires furent malheureuses. En vain il chercha à les rétablir, tous ses efforts ne firent que l'enliser davantage. Cette malechance persistante se termina par un drame. Un jour son navire revint sans lui. Personne dans l'équipage ne put dire ce qu'il était devenu. On ne sut jamais si la mer l'avait enlevé ou si ce fut lui qui préféra se soustraire aux charges trop lourdes de l'existence et aux périls d'une situation sans issue.

C'était, nous dit Renan, un homme doux et mélancolique. Il me donna le jour, vieux, au retour d'un long voyage. Dans les premières lueurs de mon être, j'ai senti les froides brumes de la mer, subi la bise du matin, traversé l'âpre et mélancolique insomnie du banc de quart.

Renan avait cinq ans lorsque son père mourut. Il était, à cette époque, un enfant chétif, malingre, de santé très délicate. Il était né avant terme, et pendant longtemps on craignit fort qu'il ne vécût pas. Il était le dernier de trois enfants, mais venu bien après les deux autres : son frère avait quatorze ans de plus que lui, et sa sœur Henriette douze.

Le père n'avait laissé derrière lui que des dettes. Mme Renan alla tout d'abord passer quelque temps dans sa famille, à Lannion, mais ne voulant sans doute être à charge à personne, elle revint bientôt à Tréguier.

Il fallait vivre. Henriette, avec une énergie peu commune pour une jeune fille de 18 ans, se dévoua. Elle donna des leçons, puis essaya d'ouvrir une école.

Il y a lieu de fixer dès maintenant la physionomie si particulière et si intéressante de celle « dont la vie ne fut qu'un long dévouement » et qui pendant de nombreuses années soutint, guida, réconforta son jeune frère. Même séparée de lui, elle continua à être pour Renan un appui moral de tous les instants ; son influence sur lui fut grande et profonde et persista même après sa mort. Voici le portrait que nous en donne Mme J. Darmesteter (1) : « Elle n'était ni vive, ni spirituelle, ni jolie : une marque de naissance défigurait le bas du visage dont les traits gardaient pourtant, une morbidesse charmante ; son front était pâle, ses yeux d'une rare douceur, sa main blanche, fine et longue... Elle était née pour l'éducation comme d'autres naissent pour la musique et la poésie. Les êtres faibles et jeunes l'attiraient d'un aimant irrésistible, et, dès l'âge de douze ans, elle entreprit l'éducation du petit Ernest ».

---

(1) Mme Darmesteter, *La Vie d'Ernest Renan.*

Très croyante, Henriette Renan avait tout d'abord ardemment désiré se faire religieuse. Elle y renonça pour se consacrer aux siens. Pour la même raison elle refusa un mariage qui pourtant répondait sans doute à ses aspirations secrètes. Ce mariage l'eût immédiatement sortie de la gêne et l'eût rendue très probablement heureuse; mais elle considéra comme son devoir de ne pas abandonner sa mère ni son jeune frère et leur sacrifia stoïquement son propre bonheur. Il lui fallait vraiment du courage, car la situation de la famille devenait de plus en plus précaire. L'école d'Henriette n'avait point d'élèves et les leçons étaient rares. L'instruction se donnait presque uniquement à cette époque dans les établissements ecclésiastiques; aussi, une école libre, même dirigée par une personne « très bien pensante » et « fort bien considérée », n'avait-elle que bien peu de chances de réussir. L'avenir s'annonçait sous les couleurs les plus sombres quand on offrit à Henriette une place de sous-maîtresse dans une institution de demoiselles, à Paris. La courageuse jeune fille n'hésita pas. Elle partit et continua de loin à venir en aide à sa famille.

Entre temps, il avait fallu s'occuper de l'éducation et de l'instruction du petit Ernest. A cette époque, quand on n'était ni noble, ni riche, et qu'on voulait malgré sa pauvreté obtenir un certain degré d'instruction, il n'y avait qu'un moyen : entrer au séminaire et se faire prêtre. C'est ce qui eut lieu pour Renan; il entra au séminaire de Tréguier.

C'était un enfant rêveur, qui parlait peu. Ses maîtres d'alors le présentent comme un « élève plutôt solide que brillant », au « maintien timide, un peu gauche ». Il aima de suite cette atmosphère ecclésiastique dans laquelle il vivait et en conserva toujours un pieux souvenir; il se plaisait dans la tristesse et la mélancolie des longs cloîtres; il errait souvent à travers les nefs de l'immense cathédrale, dont la grandeur et le silence mystérieux éveillaient en lui tout un bouillonnement de sentiments confus où se mêlaient à la fois la crainte et l'extase.

Il avait peu de camarades. Son caractère doux, ses manières délicates, s'accommodaient mal aux allures un peu brutales des garçons de son âge. Il préférait de beaucoup la société des petites filles. Celles-ci lui plaisaient par leur maintien calme et modeste. Il les considérait comme de petites « créatures faibles et jolies » qu'il faut aimer en raison de leur faiblesse même. Certaines de ses petites amies d'enfance laissèrent en lui un souvenir ému et attendri.

Cette existence passée tout entière parmi les prêtres et parmi les femmes ne pouvait manquer de lui laisser une forte empreinte. C'est dans ce milieu qu'il développa, affina sa douceur primitive et qu'il acquit de bonne heure une instinctive répulsion pour tout ce qui était vulgaire et grossier. Un rêveur, très idéaliste, doué d'une sensi-

bilité exquise, voilà ce qu'il est déjà, et ce qu'au fond il restera toujours.

Les années passaient, et peu à peu Renan était devenu l'un des meilleurs élèves du séminaire. En 1838 il remporta tous les premiers prix de sa classe. Ce fut une grande joie. Il s'empressa d'annoncer cette bonne nouvelle à sa sœur Henriette, qui était toujours à Paris dans son institution de demoiselles. Henriette, toute fière, ne put s'empêcher de raconter les succès de son jeune frère à toutes les personnes de son entourage, et notamment au médecin de la maison, le Dr Descuret. Ce dernier était très lié avec le célèbre évêque Dupanloup, qui dirigeait alors le petit séminaire de Saint-Nicolas-du-Chardonnet, où il cherchait à attirer tous les sujets remarquables qu'on lui signalait dans les collèges ecclésiastiques de province. Ce système avait pour but, dans la pensée du prélat, de rehausser dans l'avenir le haut clergé, de former un état-major ecclésiastique capable de rivaliser plus tard avec les sociétés d'élite, tant au point de vue du savoir et de l'intelligence, que de l'élégance des manières et du savoir-vivre.

Vue profonde mais dangereuse, et vouée à l'échec quant au but recherché. Ce n'est pas impunément qu'on donne à un cerveau bien constitué tous les éléments nécessaires pour défendre la Foi. A trop approfondir les arguments théologiques un esprit avisé ne peut manquer d'en sentir la faiblesse, et dès lors c'en est fait, l'avocat qu'on préparait pour le triomphe de la sainte cause cesse de croire et devient un indifférent ou un détracteur. Heureux encore quand ce détracteur est un détracteur de génie!

Renan nous conte dans ses souvenirs que nombreux furent ceux de ses anciens condisciples qui ne portèrent pas l'habit de prêtre auquel ils étaient destinés. L'un d'eux même, qu'il considérait comme un saint tant sa piété était fervente, se lança plus tard avec ardeur dans la politique anticléricale et trouva la mort sur les barricades de la Commune. Un autre tua son archevêque!

Quoiqu'il en soit, M. Dupanloup, lorsqu'il apprit qu'il existait à Tréguier un élève très bien doué, l'appela à Paris et le fit entrer dans son séminaire. Ce changement de milieu décida de la vie de Renan. S'il fût en effet demeuré à Tréguier, son instruction serait sans doute restée élémentaire ; il n'eût point fait de philosophie sérieuse, aurait à peine touché à la théologie, et surtout il n'eût point appris l'hébreu ! Il serait sans doute devenu, comme il le dit lui-même, un bon prêtre de campagne, modeste et effacé, et ses merveilleuses qualités, le génie qui sommeillait en lui, n'aurait point eu occasion de se développer.

Grâces soient donc rendues à M. Dupanloup, dont le geste valut à l'Histoire, à la Littérature et à la Philosophie, de voir leur domaine

singulièrement enrichi par l'éclosion de cet esprit si vaste qui comptera toujours parmi leurs plus pures gloires.

*
* *

Durant les premiers temps de son séjour au séminaire de St-Nicolas du Chardonnet, Renan se trouva fort dépaysé. D'abord, il regrettait sa Bretagne ; ensuite, tout ce qu'il voyait était trop différent du milieu dans lequel il avait vécu jusqu'alors :

Je vis des choses aussi nouvelles pour moi que si j'avais été jeté brusquement en France de Tahïti ou de Tambouctou.

Plus de longs cloîtres mystérieux et déserts, portant à la rêverie et au recueillement. Ce séminaire était avant tout une maison aristocratique et distinguée, largement ouverte aux bruits du monde. Et puis, « ce n'était plus la même religion ». Quelle différence entre ces prêtres élégants, fins, aux manières courtoises, non insensibles aux événements de la vie profane, et la rusticité épaisse, mais grave et austère de ceux qu'il avait laissés là-bas. Il venait de quitter des saints et trouvait à Paris, sous le même habit, des hommes du monde.

Mon christianisme de Bretagne ne ressemblait pas plus à celui que je trouvais ici qu'une vieille toile, dure comme une planche, ne ressemble à de la percale.

Ce fut sa première crise. Mais le goût de l'étude le prit tout entier. L'instruction était autrement sérieuse dans cet établissement qu'au séminaire de Tréguier, où l'on ne faisait guère que du latin. L'histoire, la littérature, étaient jugées comme pernicieuses par les bons prêtres bretons ; les mathématiques seules trouvaient grâce devant eux et étaient considérées comme sans danger pour la foi. Etrange erreur, car les mathématiques donnent le goût du raisonnement, de l'exactitude, de la logique, de la vérité simple, et leur influence inconsciente fut sans doute pour beaucoup dans l'évolution ultérieure de Renan.

Déjà, par la simple connaissance de l'histoire et des écrivains modernes, il se sent tout autre. Il découvre l'univers :

La mort de Louis XIV ne fut plus pour moi la fin du monde.

Hugo et Lamartine le remplissent de joie. Il comprend la gloire :

Les mots talent, éclat, réputation eurent un sens.

Michelet surtout l'enchante par son évocation saisissante du Moyen-Age. Il s'enthousiasme pour ces merveilleuses nouveautés et se trans-

forme tellement qu'Henriette qui vient le voir de temps en temps, s'en aperçoit. Elle semble déjà pressentir ce qui va arriver chez cet ardent jeune homme en pleine voie d'évolution. Aussi engage-t-elle son frère à bien réfléchir et à attendre avant de prononcer ses vœux.

Ce fut là pendant plusieurs années la préoccupation constante de cette sœur affectueuse. Elle-même, de par sa situation dans un milieu



Henriette Renan.

mondain, avait aussi évolué. Elle n'envisageait plus la religion comme au moment où elle avait quitté la Bretagne. Elle avait beaucoup lu, beaucoup réfléchi, et peut-être sentait-elle déjà la foi lui échapper. Elle n'en parlait point à son frère, mais craignait chez lui une transformation analogue.

C'est à cette époque qu'elle dut encore se séparer de lui pour aller en Pologne, comme institutrice dans une famille. Elle devait y rester dix ans. Mais de loin elle continua à conseiller son frère.

Quand vint le moment d'entrer en philosophie, Renan dut quitter

le séminaire de M. Dupanloup, pour aller à la maison de campagne du séminaire St-Sulpice, à Issy. Au cours de ces nouvelles études il fit connaissance avec les philosophes allemands. Sous leur influence sa façon de penser se modifia de plus en plus. Insensiblement le doute l'envahit, non pas le doute sur l'existence même de Dieu, mais le doute sur la valeur des dogmes catholiques. Il cherche alors à résister, essaye de se tromper lui-même, de s'illusionner :

Quand même le christianisme ne serait qu'une rêverie, le sacerdoce n'en serait pas moins un type divin.

Henriette, qui devine par ses lettres toute la profondeur de ce combat moral, le supplie de plus en plus vivement de réfléchir avant de recevoir les premiers ordres. Elle tremble de le voir se lier trop vite. Lui souffre beaucoup.

Durant quatre ans, nous a-t-il dit, une terrible lutte m'occupa tout entier, jusqu'à ce que ce mot, que je repoussai longtemps comme une obsession diabolique: « cela n'est pas vrai ! » retentît à mon oreille intérieure avec une persistance invincible.

Jusqu'ici cependant il n'avait souffert que du doute, mais bientôt le doute même ne lui suffit plus. Son esprit assoiffé de vérité, de logique et d'exactitude, exige des preuves. Il va les découvrir lui-même bientôt, ces preuves, mais elles seront d'un ordre contraire à celui désiré.

De la maison d'Issy, il passa au bout d'un an au séminaire de St-Sulpice où, en dehors de la théologie, la seule science professée était l'hébreu. Cette langue était enseignée par l'abbé Le Hir. Renan montra de suite une aptitude prodigieuse pour l'hébreu ; ses progrès furent étonnants. S'il s'était douté alors que cette étude le conduirait à perdre complètement sa foi, peut-être ne l'eût-il jamais entreprise. Car c'est l'hébreu, ou du moins les découvertes historiques que la connaissance de cette langue lui permit de faire, qui détruisirent en lui à jamais toute croyance en la Révélation. Il insista toujours sur ce fait que jamais les raisonnements philosophiques n'ébranlèrent réellement ses convictions premières. L'Histoire seule, l'étude comparée des dialectes sémitiques, c'est-à-dire des faits précis, et non des artifices de dialectique, parvinrent peu à peu à détruire ces convictions.

De plus en plus il se révélait à lui-même, se découvrait philologue. Rapidement il fut à même de discuter des textes, trouva des erreurs et les redressa. Enfin, en traduisant la Genèse, il reconnut à n'en pas douter qu'elle était composée de différents morceaux d'âges très

éloignés. C'était la preuve historique cherchée ; le doute devint certitude.

Dès lors sa vie fut une véritable torture. A chaque découverte nouvelle qui emportait un lambeau de sa foi, il essayait de répondre par les arguments orthodoxes et de se convaincre de la valeur de ces arguments, mais il n'y réussissait pas.

L'orthodoxie a réponse à tout et n'avoue pas une bataille perdue. Certes, la critique elle-même veut que, dans certains cas, on admette une réponse subtile comme valable. Deux réponses subtiles peuvent même à la rigueur être vraies à la fois. Trois, c'est plus difficile. Quatre, c'est presque impossible. Mais que, pour défendre la même thèse, dix, cent, mille réponses subtiles doivent être admises comme vraies à la fois, c'est la preuve que la thèse n'est pas bonne. Le calcul des probabilités appliqué à toutes ces petites banqueroutes de détail est pour un esprit sans parti pris d'un effet accablant.

Renan comprenait bien que le sacerdoce allait lui devenir impossible, qu'il ne pourrait vivre dans un mensonge perpétuel, feindre de croire, et il sentait que son devoir était de quitter le séminaire au plus vite. Mais son esprit droit était retenu par l'idée de tout ce qu'il devait aux prêtres. Et que deviendrait-il ? Que faire une fois dans la vie civile, sans appui, sans emploi, complètement ignorant de tout ce qui lui était nécessaire au point de vue pratique ? Il n'avait aucun diplôme. C'était déjà un savant, et il n'était même pas bachelier.

Mais ce qui le retenait surtout, c'était la peur du chagrin qu'une pareille décision causerait à sa mère. Jamais la pauvre femme ne comprendrait, pensait-il, que son fils dont la carrière ecclésiastique s'annonçait si brillante brisât d'un seul coup son avenir sans quelque motif inavouable.

Quoique fort intelligente à sa manière, ma mère n'était pas assez instruite pour comprendre qu'on changeât de foi religieuse parce qu'on avait trouvé que les explications messianiques des Psaumes sont fausses, et que Gesenius, dans son commentaire sur Isaïe, a raison sur presque tous les points contre les orthodoxes.

Dans son désarroi moral, il regrettait de « n'être pas protestant afin de pouvoir être philosophe sans cesser d'être chrétien. » Il était obsédé par cette pensée :

Une seule erreur prouve qu'une Eglise n'est pas infaillible ; une seule partie faible prouve qu'un livre n'est pas révélé.

D'autres, beaucoup d'autres, se fussent contentés d'un compromis avec leur conscience, mais il était trop droit pour l'accepter.

Une pareille situation ne pouvait cependant durer. Une voix secrète lui disait: « Tu n'es plus catholique; ton habit est un mensonge: quitte-le! » Henriette, « du fond de sa Pologne, par ses lettres pleines de droiture et de bon sens » l'encourageait et mettait à sa disposition ses douze cents francs d'économies.

Il se décida en apprenant sa nomination de professeur au collège des Carmes. Accepter ce poste, c'était se lier davantage. Il refusa et exposa ses motifs à l'archevêque de Paris. Il partit sans rupture. Tous ses maîtres se montrèrent bons et affectueux pour lui; ils espéraient que l'isolement, la réflexion le ramèneraient à eux. Lui seul savait ce que ce départ avait de définitif et d'angoissant inconnu.

* * *

Ainsi se termina chez Renan cette grande crise morale, dont ceux qui n'ont pas eu vraiment la foi au cours de leur vie, pour la perdre ensuite, ne peuvent réellement comprendre la douleur et l'intensité.

Il lui avait fallu non seulement une grande honnêteté, mais aussi beaucoup de courage. Il s'était lancé, désemparé, dans la vie, impropre malgré ses vingt-trois ans à tout ce qui lui aurait été d'une utilité immédiate, et il ne savait dans quel sens diriger ses pas.

Ce furent encore les prêtres qui vinrent à son secours. On lui trouva un emploi de surveillant au collège Stanislas, mais il n'y resta que peu de temps. C'était encore le milieu ecclésiastique et il sentait comme une muette et affectueuse conspiration autour de lui pour tâcher de le reprendre. Il avait quitté en somme « le premier séminaire du monde pour un autre qui ne le valait pas. » Il chercha à recouvrer sa complète indépendance. Trois semaines après son arrivée à Stanislas, il quittait ce collège et entrait comme maître d'études au pair dans une pension de la rue des Deux-Eglises, aujourd'hui rue de l'Abbé-de-l'Epée.

Il trouvait là la vie matérielle assurée et du temps pour travailler. C'était tout ce qu'il désirait. Naturellement, il chercha à poursuivre les études qu'il avait si bien commencées, c'est-à-dire l'hébreu et l'histoire religieuse. Il continua à suivre le cours de syriaque professé par M. Quatremère au Collège de France. Chose curieuse, déjà à ce moment l'idée lui vint plus d'une fois qu'un jour il enseignerait à cette même table, dans la petite « salle des langues », où en effet il réussit à s'asseoir. On trouve même à ce sujet, dans ses *Cahiers de Jeunesse* où il consignait ses pensées de chaque jour, une ébauche de profession de foi pour un futur cours d'ouverture, dans laquelle il affirme qu'on ne peut opposer à la pensée vraiment libre d'autres limites que celles même de l'intelligible.

Ce qui lui fut surtout d'un grand secours et d'un puissant récon-

fort, c'est la vive amitié qui le lia, à la pension de la rue des Deux-Eglises, avec un jeune élève nommé Berthelot, celui-là même qui devait devenir plus tard l'illustre chimiste, auteur des remarquables travaux sur la synthèse des corps.

Ces deux grands esprits se comprirent de suite et s'estimèrent. Ils avaient un goût égal pour la philosophie et se complétaient admirablement, l'un par son érudition, l'autre par ses connaissances scientifiques. Cette amitié devait se continuer sans nuage jusqu'à la mort.

Renan tira grand profit de son commerce avec Berthelot. Il connaissait les mathématiques mais ignorait totalement les sciences naturelles. Son ami les lui fit comprendre et aimer. Ce fut une nouvelle révélation. L'étude des phénomènes naturels le charma et l'intéressa presque aussi vivement que l'hébreu. En même temps sa pensée s'élargit, s'élève. Il généralise de plus en plus et constate non sans mélancolie que tout change, que la vérité est bien difficile à trouver, qu'on n'est même jamais sûr de l'approcher, mais que cependant elle seule est digne des efforts humains.

Entre temps, sa mère et sa famille avaient accepté son changement de vie. Le passage à Stanislas, collège ecclésiastique, avait servi de transition. Rapidement, Renan conquit les grades universitaires qui lui étaient indispensables. En 1847, il passa son agrégation, ce qui ne l'empêcha pas de travailler en outre à une grammaire sémitique, et d'adresser à l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres le manuscrit de son *Histoire générale des langues sémitiques* où il émettait des vues toutes nouvelles. Enfin, la même année, il fut nommé professeur suppléant à Versailles. Ce poste allait lui permettre, par sa proximité de Paris, de continuer ses travaux.

A cet instant de sa vie on peut considérer son évolution intellectuelle comme définitivement acccomplie. Il écrit à Berthelot :

Il est désormais pour moi aussi évident que le jour que le christianisme est mort et bien mort et qu'on n'en saurait plus rien faire qui vaille, au moins, en se refuşant de le transformer... Je verrais tout le monde redevenir chrétien que je n'en croirais pas davantage.

*
* *

La Révolution de 1848 survint. Renan dut traverser plusieurs barricades pour se rendre au cours de Burnouf au Collège de France, lequel d'ailleurs était occupé par une compagnie d'insurgés. Les journées du Juin survenant quelques mois après lui ouvrirent les yeux sur tout un monde de nouveaux problèmes auxquels il n'avait point encore songé. Il s'aperçut qu'en dehors des religions, de l'Histoire, de la Philosophie, des Sciences Naturelles, il existait ce qu'on

est convenu d'appeler des questions sociales. L'étude des moyens à employer pour faire régner la liberté et la justice parmi les hommes ne pouvait laisser son esprit indifférent. Il se passionna pour les idées du jour, s'intéressa aux doctrines socialistes.

Tant d'idées, tant de notions nouvelles s'étaient accumulées dans son cerveau depuis trois ans, qu'une force invincible le poussa à formuler tout ce qui bouillonnait en lui. Il écrivit donc, écrivit durant des jours et des jours, comme ça lui venait, sans plan, sans ordre précis, au petit bonheur, et le résultat fut, au cours de l'année 1849, un énorme manuscrit, qu'il intitula : *L'avenir de la science.* Ouvrage volumineux, diffus, épais, mais solide, où toutes les questions qui le préoccupaient sont traitées avec fougue dans un pêle-mêle curieux et où se trouvent en germe toutes les idées que Renan devait développer plus tard. Nous y reviendrons plus loin.

Renan sentit certainement qu'il avait accompli là un travail sérieux, fourmillant d'idées, une sorte de profession de foi universelle dans laquelle on pourrait puiser à pleines mains, mais il en sentit aussi les défectuosités de forme et ne le publia pas, se réservant d'y retoucher dans l'avenir. Il ne devait le publier qu'en 1890, deux ans avant sa mort.

Sur ces entrefaites, Renan eut la bonne fortune d'être chargé d'une mission scientifique en Italie. Les merveilles artistiques qu'il y vit l'enthousiasmèrent.

Le côté de l'art, jusque là presque fermé pour moi, m'apparut radieux et consolateur.

A son retour en France il obtint une place au département des manuscrits à la Bibliothèque Nationale. Une autre grande joie lui vint : sa sœur Henriette revenait de Pologne pour vivre avec lui. Il alla à sa rencontre à Berlin. Ils ne s'étaient pas vus depuis dix ans. Elle l'avait quitté encore enfant, elle le retrouvait homme. Lui la retrouvait fanée, fatiguée ; elle n'avait pas encore quarante ans et semblait pourtant déjà sur le déclin. Ils louèrent un petit appartement dans la rue du Val-de-Grâce.

A partir de ce moment la vie de Renan n'est plus qu'une série de succès. Les temps pénibles sont passés, les épreuves sont terminées. Exempt des soucis matériels dont Henriette s'est chargée, il va pouvoir maintenant se livrer tout entier à ce qui l'intéresse et laisser s'épanouir sa puissante intellectualité.

En 1851 il passa son doctorat ès-lettres, avec une thèse sur *Averroès*, ouvrage qui fut publié l'année d'après. En 1855 il fait éditer l'*Histoire générale des langues sémitiques* et est élu membre de l'Aca-

démie des Inscriptions et Belles-Lettres. Il n'avait que 33 ans seulement. Il arrivait au triomphe à l'âge de Jésus.

Le voilà désormais connu et lancé. Il publie des articles dans le *Journal des Débats* et la *Revue des Deux-Mondes*. Les bureaux de rédaction de ces deux publications étaient un véritable foyer d'intellectualité libérale au début du second empire. C'est là qu'il fit la connaissance de Taine, de Ste-Beuve, de toutes les célébrités d'alors.

En 1857, paraissent les *Etudes d'histoire religieuse*, et en 1859, les *Essais de morale et de critique*. On sent dans ce dernier ouvrage que ses enthousiasmes de 1848 se sont calmés. Le coup d'Etat de 1851 l'avait vivement affecté, mais non étonné. Il avait senti rapidement que la seconde république ne serait pas viable, que cette nouvelle révolution serait en partie ratée comme la première. Il en voulait au socialisme de n'avoir pas tenu ses promesses et sa déception fut profonde. Il avait cru le peuple capable de s'organiser par soi-même et il l'avait vu se donner des maîtres indignes, aux appétits grossiers.

Aussi, sans approuver l'empire, il est partisan à ce moment d'une élite dirigeante. Mais laquelle ? Il n'en voit point. Il ne voit « rien entre la religion inintelligente et le matérialisme brutal ».

> Tous les despotismes, dit-il, se sont fondés en persuadant aux sociétés qu'ils feraient leurs affaires beaucoup mieux qu'elles-mêmes.

Célèbre et recherché, Renan eut de nombreuses relations. Certains milieux lui plaisaient plus particulièrement. Par l'intermédiaire d'Augustin Thierry il avait fait connaissance du peintre hollandais Ary Scheffer, auquel il plut beaucoup. Ary Scheffer avait avec lui sa nièce Cornélie. Renan et elle se prirent de vive amitié en causant d'art et de l'Italie. Puis cette amitié se changea de part et d'autre en un sentiment plus profond. Rien ne paraissait devoir contrarier leur union, mais Renan avait compté sans Henriette. Dès qu'il s'ouvrit de ses projets à sa sœur, celle-ci fondit en larmes, déclara que sa vie était finie et qu'elle quitterait son frère si ce mariage se faisait. Son affection immense n'admettait pas le partage. Il essaya de lui faire comprendre qu'il ne saurait y avoir partage puisqu'il s'agissait d'une affection d'ordre totalement différent. Ce fut en vain. Tous deux souffrirent beaucoup.

Renan devait trop à sa sœur. Il préféra se sacrifier pour elle, comme elle s'était sacrifiée pour lui dans sa jeunesse, et s'armant de tout son courage il déclara un jour à Mlle Scheffer qu'il ne la reverrait plus. Cet acte fit plus que tous les raisonnements. Henriette, en apprenant la décision de son frère, ne voulut pas être cause d'un tel sacrifice. Prise de remords elle courut voir Cornélie Scheffer : une heure après elles étaient intimes. C'est ainsi que tout s'arrangea.

Renan eut trois enfants : Ary qui se distingua plus tard comme peintre, Ernestine qui ne vécut que peu de mois, puis une seconde petite fille à laquelle il donna le nom de Noëmi, en souvenir d'une amie d'enfance (1).

* * *

Etienne Quatremère venant à mourir, la chaire d'hébreu au collège de France devint vacante. Cette chaire avait été, avec l'Institut, la grande ambition de Renan. Il était entré à l'Institut, entrerait-il au collège de France ?

Dans le monde savant on fut unanime à le désigner comme le plus digne de succéder à Quatremère. Mais les autorités le craignaient. Le clergé faisait à sa nomination une sourde et vive opposition. Il faisait peur. Pourtant on ne pouvait songer à désigner un autre candidat que celui présenté par l'Institut. C'eut été un scandale. Pour trancher la difficulté on ne nomma personne, et la chaire d'hébreu resta sans titulaire pendant deux ans. Mais Renan eut une belle compensation : l'empereur lui offrit une mission en Phénicie.

Rien ne pouvait sans doute lui paraître plus désirable qu'un tel voyage. Après avoir vécu dans les vieux manuscrits, étudié l'histoire des vieilles civilisations, des peuples disparus ; après avoir compulsé, cherché, appris les langues antiques et rêvé pendant des jours et des jours aux pays des premiers âges, aux contrées fabuleuses que l'humanité marqua de ses premiers pas ; après s'être en un mot imprégné d'antiquité, ce dût être pour lui comme un éblouissement quand il apprit qu'il allait pouvoir visiter, parcourir, fouiller les pays même qui avaient été jadis le théâtre de tant d'événements fameux.

Et de fait, en dépit des fatigues, ce voyage fut pour lui merveilleux. Il partit avec sa sœur Henriette. Sa femme alla les rejoindre quelques mois plus tard. Ils visitèrent tous trois, à la fin de sa mission, la Palestine et Jérusalem. Dans ses lettres, dans tous ses écrits, on sent une émotion profonde, un amour tendre pour ces pays qui dès le début le conquirent pleinement. Les montagnes du Liban, les plateaux fleuris de la Galilée, les paysages tourmentés de la mer Morte, et l'espèce « d'atmosphère sacrée » qui planait sur tout cela faisait bondir son cœur de joie, le remplissait d'extase. D'autre part, ses fouilles archéologiques étaient fructueuses. Il fut vraiment heureux.

Malheureusement les choses se terminèrent de façon tragique. Sa jeune femme était retournée en France et sa mission était à peu près

(1) Noëmi Renan est aujourd'hui Mme Psichari, femme de l'illustre philologue et savant helléniste. Nous lui adressons ici nos bien sincères remerciements pour la complaisance avec laquelle elle a bien voulu nous donner des renseignements précieux nous permettant de compléter ce travail et de le mener à bien.



Ernest Renan, par Ary Scheffer.

terminée. Comme Henriette commençait à éprouver une grande fatigue il voulut lui éviter les chaleurs accablantes de la côte. Ils montèrent dans le Liban et s'installèrent à Ghazir, « l'un des endroits les plus beaux du monde, situé à une grande hauteur au-dessus de la mer, au fond de la baie de Kesrouan ».

C'est là qu'il écrivit en grande partie *La Vie de Jésus,* dont il avait eu l'idée en parcourant la Galilée. Ce séjour à Ghazir rétablit dans une certaine mesure leur santé, mais lorsqu'ils redescendirent à la côte, à Amschit, quelques jours avant leur départ définitif, un terrible accès de fièvre pernicieuse les terrassa tous deux. Henriette mourut, et Renan, en plein délire, survivant par miracle, ne put assister à ses derniers moments.

Il raconta plus tard la vie de sa sœur, et ce qu'elle fut pour lui, dans ce livre admirable : *Ma sœur Henriette.* C'est là qu'il nous apprend comment elle fut enterrée dans un caveau appartenant à un de leurs bons amis d'Amschit :

Près d'une jolie chapelle, à l'ombre de beaux palmiers... C'est là qu'elle est encore. J'hésite à la tirer de ces belles montagnes où elle a passé de si doux moments, au milieu de ces bonnes gens qu'elle aimait, pour la déposer dans nos tristes cimetières qui lui faisaient horreur. Sans doute je veux qu'elle soit un jour près de moi ; mais qui peut dire en quel coin du monde je reposerai ?

Qu'elle m'attende donc sous les palmiers d'Amschit, sur la terre des mystères antiques, près de la sainte Byblos.

*
* *

En 1862, on se décida enfin à nommer Ernest Renan titulaire de la chaire d'hébreu au collège de France. Il n'y parla qu'une fois : le jour de sa leçon d'ouverture. Ce fut épique. Le bruit qui s'y fit rappela dans une certaine mesure les cours tumultueux que Michelet et Quinet avaient professés jadis dans la même enceinte.

Le début fut calme. Le professeur put expliquer le sujet de son discours, à savoir : *la part prise, dans l'œuvre de la civilisation, par les peuples sémitiques.* Les Sémites, dit-il, ne nous ont apporté ni la poésie, ni l'art, ni la science, ni la politique (1)...

...Ce que les races sémitiques nous apportent, c'est la religion. Les trois-quarts du monde moissonnent une semence sémitique : juifs, musulmans, chrétiens, doivent la Foi aux enfants de Sem ! Sans eux nous ne serions

(1) Mme Darmesteter, *La Vie d'Ernest Renan.*

pas ce que nous sommes, car c'est à eux que nous devons l'événement moral le plus extraordinaire qui ait jamais modifié le monde !...

On peut juger de l'effet produit par ces paroles sur un auditoire très mêlé de libres-penseurs et de catholiques. Les uns applaudissent et acclament à tue-tête, les autres hurlent et sifflent.

Impassible et souriant, l'orateur poursuit. Il parle maintenant de Jésus.

... *Un homme* incomparable ! (cris, protestations) ... *Un homme* incomparable, si grand, que bien qu'ici tout doive être jugé au point de vue de la science positive, je ne voudrais pas contredire ceux qui, frappés du caractère exceptionnel de son œuvre, l'appellent Dieu !... fonda la religion de l'esprit... La haute pensée de Jésus, à peine comprise de ses disciples, *souffrit bien des déchéances... En adoptant le christianisme nous l'avons profondément modifié; il est en réalité notre œuvre!*

Tel fut, haché par les interruptions, l'un des passages saillants de son cours d'ouverture. Ce cours fut le premier et le dernier. Le lendemain Renan était suspendu de ses fonctions. Cette suspension dura deux ans ; après quoi, on le nomma conservateur adjoint à la Bibliothèque impériale, pour donner la chaire d'hébreu à un autre. Il écrivit alors au ministre de l'Instruction publique une lettre cinglante et digne, et fut révoqué.

La Vie de Jésus parut peu après. L'effet de cet ouvrage fut prodigieux, non seulement en France, mais dans le monde entier. Ce succès récompensait et dédommageait largement Renan des mesquineries dont le gouvernement avait fait preuve à son égard.

En 1865 il fit un nouveau voyage en Orient et visita l'Asie-Mineure et la Grèce. Athènes devait lui inspirer cette merveilleuse et sublime *Prière sur l'Acropole,* sur laquelle nous aurons à revenir.

A son retour il publia *Les Apôtres*, puis *Saint-Paul*, deux volumes faisant suite à la *Vie de Jésus*. En 1869 nous le voyons candidat à la députation à Meaux ! On se demande avec effarement ce qui avait bien pu pousser un tel philosophe à descendre des hautes sphères où son intellectualité se plaisait pour s'abaisser à quémander des suffrages. Il les quémanda mal d'ailleurs et fut battu, heureusement pour lui, par le candidat officiel. Il avait sans doute oublié ce qu'il avait écrit vingt ans auparavant sur le rôle humiliant de l'homme politique :

Banni des hautes régions de la pensée, déshérité de l'idéal, il [l'homme politique] passe sa vie à des labeurs ingrats et sans fruit, soucis d'administration, complications bureaucratiques, mines et contre-mines d'intrigues. Est-ce la place d'un philosophe ? Le politicien est le goujat de

l'humanité et non son inspirateur. Quel est l'homme amoureux de sa perfection qui voudra s'engager dans cet étouffoir ? (1).

Quand on possède comme Renan la vraie gloire, c'est-à-dire celle que donne la science, c'est s'abaisser et se diminuer que d'aller disputer avec la foule des politiciens médiocres et tarés. Sauf exception rare, un penseur pur aura toujours le dessous dans un pareil milieu, car ce milieu est incapable de le comprendre et se laissera bien plus facilement séduire par la fougue oratoire, l'audace cynique, l'habileté dépourvue de scrupules d'un aventurier quelconque.

* * *

La guerre arriva. Renan voyageait en Norvège lorsqu'il apprit la nouvelle. De suite il prévit l'écrasement de la France. Rentré en hâte à Paris, il écrivit à David Strauss une lettre sublime où il lui témoignait toute sa douleur de voir deux peuples aussi civilisés se prendre à la gorge. Il ne pouvait croire que les héritiers de Kant, de Gœthe, de Herder, Hegel, et de tant d'autres grands philosophes, pussent se conduire comme des soudards.

En réponse Strauss vendit la lettre, à laquelle il avait joint une réplique, au profit d'un comité de secours pour les blessés allemands. Renan en fut vivement affecté. Son horreur de la guerre s'en accrut d'autant. Edmond de Goncourt cite à ce sujet certains propos qui auraient été tenus par lui dans des conversations particulières. On en fit violemment grief à Renan lorsqu'ils furent connus et il crut devoir les démentir.

Ces propos furent-ils réellement tenus ? Ils étaient en tout cas conformes à son esprit et à sa sagesse. Nous trouvons en effet dans la bouche de son Théoctiste, personnage des *Dialogues philosophiques,* cette phrase suggestive :

La plus grande des sottises qu'on puisse commettre est de se faire tuer pour quoi que ce soit.

Et pourquoi d'ailleurs rougir de tels propos ? Ils sont tout à son honneur s'il osa vraiment les tenir. C'est une gloire que d'avoir su conserver, dans cette période d'emballement général, assez de sang-froid et de clairvoyance pour mettre plus haut que tout la question d'humanité et déclarer que pas un principe, pas une idée, ne méritait tant de sang répandu. Il pensait en véritable admirateur et disciple

(1) *Avenir de la Science,* p. 445.

de Jésus. Et toute la longue liste des penseurs chassés de leur pays, tous les proscrits dont l'Histoire nous a conservé les noms sont là pour confirmer et justifier ces paroles audacieuses et fières qu'il lança dans le feu de la discussion :

La vrai patrie d'un penseur est celle où il peut penser librement.

Quoiqu'il en soit, cette guerre de 1870 lui causa une amère déception. La Commune survenant ensuite lui enleva ses dernières illusions sur les capacités politiques du peuple. Il désespéra de l'Humanité, et, dans son désespoir, écrivit un ouvrage qu'on peut considérer comme une erreur de sa part : *La réforme intellectuelle et morale*. Il y proposait de « reconstituer la France d'après le type vigoureux et féodal de son vainqueur. » Pour cela il fallait rétablir une noblesse, vivre l'épée à la main, et chercher un chef !

Il fallait qu'il fût vraiment bien découragé, ce fin rêveur idéaliste, pour oser conseiller un pareil retour en arrière. Il oubliait, dans son appel à la force, ses tendances et ses sympathies véritables. Lui, ce pur Athénien, ne trouvait à citer en exemple que Sparte ! Certes, Sparte triompha d'Athènes, mais devant l'humanité et l'Histoire mieux vaut être Athènes que Sparte.

Le même état d'esprit découragé et désabusé se retrouve dans certains passages des *Dialogues philosophiques,* qui datent de cette époque :

Qu'importe que les millions d'êtres bornés qui couvrent la planète ignorent la vérité ou la nient, pourvu que les intelligents la voient et l'adorent ?... Convertir à la raison les uns après les autres les deux milliards d'être humains qui peuplent la terre ! Y pense-t-on ? L'immense majorité des cerveaux humains est réfractaire aux vérités tant soit peu relevées.

On sent là le mépris du penseur, le renoncement du savant qui se renferme dans sa tour d'ivoire et regrette d'en être sorti un instant. Cependant l'optimisme inhérent à sa nature lui revint peu à peu et se laisse déjà entrevoir dans ces mêmes *Dialogues philosophiques*.

En 1875 il partit pour l'Italie. Il préparait alors l'*Antechrist* et voulait étudier sur place les ruines de la Rome de Néron. Il avait à ce moment 53 ans. A Ischia, où il se trouva fatigué, il pensa « pour la première fois à la vieillesse ». C'est alors qu'il jeta en arrière ce regard que jette tout homme au déclin de sa vie et qu'il écrivit ses délicieux *Souvenirs d'enfance et de jeunesse,* qui parurent en 1883.

En 1879, il fut élu membre de l'Académie Française. Il succédait à Claude Bernard (1). Son optimisme lui était tout à fait revenu.

---

(1) Ce fut M. Challemel-Lacour qui succéda à son tour à Renan. La titulaire actuel de ce fauteuil est M. Hanotaux.

Les honneurs lui venaient de tous côtés. En 1882, on le choisissait comme président de la Société asiatique. En 1884 enfin, il était nommé administrateur du Collège de France et rentrait en triomphateur dans cette maison d'où l'Empire l'avait chassé vingt ans auparavant. Ce fut son couronnement.

Malgré l'âge, son esprit était toujours aussi vif, sa capacité de travail toujours prodigieuse. En 1888 parurent les *Drames philosophiques*. Il écrivit encore *Feuilles détachées;* et à 60 ans il commença l'*Histoire du peuple d'Israël*, qu'il considérait comme la préface des *Origines du Christianisme*. Les deux derniers volumes de cet ouvrage ne devaient paraître qu'après sa mort.

C'est à Rosmapamon, vieux manoir près de Lannion dont il était devenu propriétaire, qu'il sentit sa fin approcher. Mme J. Darmesteter nous a conté, en termes sobres et émouvants, la simplicité noble de ses derniers moments qui furent dignes des philosophes antiques : « Lorsqu'en septembre il eut une crise du cœur, il dit à sa femme :

Ramenez-moi au collège de France.

C'est là que le 2 octobre 1892 il mourut, à son poste... Il mourut ainsi qu'il l'avait désiré, tout entier, avant le premier affaiblissement de la raison, gardant jusqu'à la fin la douce sérénité de son esprit ». Ses dernières paroles furent :

Il n'y a rien de plus naturel que de mourir. Acceptons la loi de l'Univers.

Puis :

J'ai fini ma tâche ; je meurs heureux.

Et enfin :

Les cieux et la terre demeurent !...

* * *

Ses funérailles furent vraiment nationales, en ce sens que toute la nation y prit part. On parla de le mettre au Panthéon, mais le gouvernement, retenu par une crainte puérile et sottement intimidé par les criailleries réactionnaires, n'osa pas. Il fut enterré dans un caveau de famille, à Montmartre (1).

Dans sa jeunesse il avait exprimé le désir d'avoir sur sa tombe, cette phrase tirée de la Genèse :

J'ai lutté des luttes de Dieu... même j'ai eu la victoire !

---

(1) Renan se trouve toujours à Montmartre. Qu'attend-on aujourd'hui pour le mettre au Panthéon auprès de son ami Berthelot ?

Plus tard, trouvant sans doute cette épitaphe un peu prétentieuse, il demanda avec modestie, dans un discours à Treguier, qu'on mit simplement ces deux mots, vraiment conformes à la pensée qui dirigea toute sa vie :

VERITATEM DILEXI (1).

Son Œuvre

Il ne saurait être question ici, dans un cadre aussi restreint, d'analyser même d'une façon superficielle l'œuvre considérable de Renan. Mais il nous semble nécessaire, pour compléter cette étude, de donner tout au moins un aperçu rapide de ses conceptions philosophiques, religieuses et sociales, telles qu'elles apparaissent dans ses écrits.

Dans ce but, et pour nous conformer à l'esprit de vulgarisation qui est la raison d'être de ces *Portraits d'hier,* nous procèderons comme s'il s'agissait d'initier, de conseiller, de guider de jeunes esprits qui n'auraient point encore lu Renan et seraient désireux de le connaître, sans toutefois savoir par quel bout le prendre.

A ceux-là nous conseillerions d'abord la lecture des *Souvenirs d'enfance et de jeunesse.* Ils y sentiraient mieux que partout ailleurs la sensibilité exquise dont Renan était doué; ils suivraient avec intérêt sa crise de conscience, racontée en détail par lui-même, et devineraient déjà dans l'admirable *Prière sur l'Acropole* le poète délicat, l'idéaliste fervent, le rêveur désabusé, le critique averti, et même le sceptique indulgent au doux sourire.

Poète? Quel souffle plus poétique que celui contenu dans ces phrases à la cadence charmeuse :

Je suis né, déesse aux yeux bleus, de parents barbares, chez les Cimmériens bons et vertueux qui habitent une mer sombre, hérissée de rochers, toujours battue par les orages. On y connait à peine le soleil...

Idéaliste?

Mais ces temples me plaisaient ; je n'avais pas étudié ton art divin : j'y trouvais Dieu. On y chantait des cantiques dont je me souviens encore...

Rêveur désabusé?

Toute noblesse a disparu. Les Scythes ont conquis le monde. Il n'y a plus de république d'hommes libres... De pesants Hyperboréens appellent légers ceux qui te servent... Une *pambéotie* redoutable, une ligue de toutes les sottises étend sur le monde un couvercle de plomb, sous lequel on étouffe...

---

(1) J'ai chéri la Vérité.

Critique ?

Une littérature qui, comme la tienne [Pallas Athênê], serait saine de tout point n'exciterait plus maintenant que l'ennui... Raison et bon sens ne suffisent pas... Il viendra des siècles où tes disciples passeront pour les disciples de l'ennui...

Sceptique ? Il n'y a qu'à méditer la fin, cette fin sublime où la beauté et la pureté de la forme ne le cèdent en rien à la profondeur de la pensée :

Tout n'est ici-bas que symbole et que songe. Les dieux passent comme les hommes, et il ne serait pas bon qu'ils fussent éternels. La foi qu'on a eue ne doit jamais être une chaîne. On est quitte envers elle quand on l'a pieusement roulée dans le linceul de pourpre où dorment les dieux morts.

* * *

Ensuite nous prendrions la *Vie de Jésus*, et guidés par l'auteur nous verrions revivre parmi les vertes campagnes de Galilée ce doux rêveur, ce révolutionnaire juif qui tenta de conquérir le monde par l'amour et essaya de réaliser parmi les hommes cette folle chimère : la suppression des cultes, la religion intérieure et le règne de la bonté.

Nous apprendrions avec *Les Apôtres* comment se sont formées les premières légendes chrétiennes. Dans *Saint-Paul* nous assisterions à la dispersion dans le monde de la doctrine du Christ, déjà déformée, et aux premiers ébranlements de la société antique.

Ah ! belles et chastes images, vrais dieux et vraies déesses, tremblez ! Voici celui qui lèvera contre vous le marteau. Le mot fatal est prononcé : vous êtes des idoles ! L'erreur de ce laid petit Juif sera votre arrêt de mort (1).

Nous assisterions aussi aux premières scissions, aux luttes intestines qui rongèrent dès le berceau l'Eglise à peine naissante.

Paul n'est pas Jésus. Que nous sommes loin de toi, cher maître ! Où est ta douceur, ta poésie ? Toi qu'une fleur enchantait et mettait dans l'extase, reconnais-tu bien pour tes disciples ces disputeurs, ces hommes acharnés sur leur prérogative, qui veulent que tout relève d'eux seuls (2).

---

(1) *Saint Paul*, p. 172.
(2) *Id.*, p. 327.

Avec *l'Antechrist* nous verrions se former peu à peu, malgré les persécutions de Néron, les premiers fondements de la société nouvelle, celle qui atteindra son apogée au moyen-âge. Puis, après l'étude des Evangiles et des gnostiques, nous arriverions à Marc-Aurèle, l'empereur philosophe, le dernier vrai sage, dont « la sagesse était absolue, c'est-à-dire que son ennui était sans bornes ». Nous relèverions en passant plus d'un trait commun entre ce Marc-Aurèle qui disait : « Il t'est toujours permis de ne pas t'emporter contre les sots et les ingrats », et Renan lui-même ; avec cette différence toutefois que leur scepticisme commun était triste chez l'un et souriant chez l'autre.

Enfin, dans le même livre, après avoir assisté au dernier éclat du monde antique, que l'empereur Julien essayera de ressusciter en vain, nous en aurions fini avec l'*Histoire des Origines du Christianisme,* dont l'ensemble constitue la partie la plus forte, la plus solide, la plus une, et la plus personnelle de l'œuvre de Renan.

Certains esprits se sont plu à critiquer la manière historique de Renan, qui est à proprement parler, l'évocation. On fit le même reproche à Michelet. Il faut à ces esprits, pour que l'Histoire soit de l'Histoire, une sèche et indigeste énumération de faits accompagnée d'une avalanche de documents ; pour que le travail leur paraisse sérieux, l'ouvrage doit avoir nécessairement l'aspect rébarbatif d'un catalogue d'archives et de documents diplomatiques. Nous estimons quant à nous, comme le disait Michelet, que « l'Histoire est une résurrection », en entendant par là que c'est le propre de l'historien d'avoir à nous éviter la lecture pénible et fatigante des documents ; c'est à lui qu'il appartient de faire ce travail, d'en absorber la substance, et d'en tirer ensuite pour notre usage, à nous profanes, l'évocation d'une époque.

Michelet et Renan furent en ce sens d'admirables évocateurs. Qu'importe qu'ils aient donné à certains moments un coup de pouce un peu hardi pour mieux brosser leurs tableaux ! Il est évident qu'ils nous font voir l'Histoire à travers leur tempérament, mais au moins ils nous font voir quelque chose, nous charment souvent, et nous intéressent toujours.

On peut dire que Renan fut pour les origines de la religion chrétienne ce que Michelet a été pour le moyen-âge.

* * *

Après avoir terminé la série des ouvrages d'histoire religieuse, nous pensons que le premier livre à prendre ensuite serait l'*Avenir de la Science*. Malgré son style diffus, son aspect lourd et un peu rebutant, cet ouvrage est indispensable pour bien connaître Renan.

car tout ce qui est développé dans les *Dialogues philosophiques*, les *Essais de critique et de morale* et tous les travaux ultérieurs, s'y trouve contenu en germe. Il est difficile d'en tirer une idée générale car il n'y a pas de plan et les idées y fourmillent. Elles s'y pressent, s'y écrasent. On sent que ce livre fut écrit par un jeune homme, débordant de pensées tumultueuses qui s'épanchait à cœur joie, largement, abondamment, et qui voulait tout dire, tout y mettre, tout faire entrer, sans se soucier de respecter les marges ni de laisser respirer le lecteur. Et c'est justement parce que c'est un écrit de plein jet, sincère et jeune que cet ouvrage est particulièrement intéressant.

Il débute par des considérations d'ordre politique qui sont comme le contre-coup de l'effet produit sur Renan par les événements de 1848. On lit des phrases comme celles-ci :

La vraie histoire de France commence à 89; tout ce qui précède est la lente préparation de 89 et n'a d'intérêt qu'à ce prix.

Ou bien:

Les siècles précédents ne se plaignaient pas de l'organisation de la société parce que l'organisation y était nulle.

Et aussi:

La politique, c'est-à-dire la manière de gouverner l'humanité comme une machine, disparaîtra en tant qu'art spécial aussitôt que l'humanité cessera d'être une machine... *Organiser scientifiquement l'Humanité* tel est donc le dernier mot de la science moderne, telle est son audacieuse mais légitime prétention.

Et encore :

Rien ne se fait par le calme; on n'ose qu'en révolution.

Et plus loin :

C'est rendre un mauvais service à un pupille que de lui remettre trop tôt la disposition de ses biens. Mais c'est un crime de le tenir dans l'idiotisme pour le garder indéfiniment en tutelle. Mieux vaut encore une émancipation prématurée; car après quelques folies, elle peut contribuer à ramener la sagesse.

Arrêtons-nous, il faudrait tout citer. On sent bien que ces idées seraient à développer ou à discuter, mais c'est la caractéristique de cet ouvrage curieux d'être rempli d'aphorismes qui demanderaient eux-mêmes des volumes.

Ce qui frappe également c'est la sûreté de vue de l'auteur concernant l'apparition de certains phénomènes sociaux. Dans la préface, écrite en 1890, il prévoyait l'antimilitarisme :

Le patriotisme devient local; l'entraînement national diminue... La France qui a marché la première dans la voie de l'esprit nationaliste sera, selon la loi commune, la première à réagir contre le mouvement qu'elle a provoqué. Dans cinquante ans le principe national sera en baisse. L'effroyable dureté des procédés par lesquels les anciens États monarchiques obtenaient les sacrifices de l'individu deviendra impossible dans les États libres... Il est devenu trop clair, en effet, que le bonheur de l'individu n'est pas en proportion de la grandeur de la nation à laquelle il appartient.

Le même don de prévision se rencontre au point de vue scientifique. De toute son œuvre ressort constamment cette notion que tout se transforme, que l'Univers est dans un état de « perpétuel devenir ». Sans doute, son ami Berthelot ne fut pas étranger à l'éclosion de cette conception ; peut-être lui avait-il fait lire Lamarck ; toujours est-il que dès 1849 il pressentait déjà le transformisme :

Je suis convaincu qu'il y a une science des origines de l'humanité qui sera construite un jour, non par la spéculation abstraite, mais par la recherche scientifique.

Aux problèmes sociaux et scientifiques se mêlent les questions religieuses. Les religions sont toutes fausses et n'ont qu'un intérêt historique ; elles perdent d'ailleurs du terrain chaque jour davantage.

Les vieilles croyances n'ont plus d'autre ressource que l'ignorance et les calamités publiques.

On sent que Renan regrette qu'il en soit ainsi, car les cantiques, l'encens, les cathédrales, les vieux cloîtres et les antiques légendes, tout cela est si beau ! « Quel dommage que ce ne soit pas vrai ! semble-t-il dire. Ce serait si bien ainsi. Mais qu'y faire ? » Toute l'intensité de ce regret éclate dans ce cri parti du cœur, qui termine l'ouvrage :

Adieu donc, ô Dieu de ma jeunesse ! Peut-être seras-tu celui de mon lit de mort. Adieu ; quoique tu m'aies trompé, je t'aime encore !

Mais si les religions sont fausses et si les cieux sont vides, que reste-t-il à l'homme ? La Science. Non pas *une* science, non pas la science populaire, mais *LA* Science universelle, le vrai Savoir. Elle seule pourra remplacer la religion ; bien mieux, « la religion c'est savoir et aimer la vérité des choses » car le seul idéal de l'homme doit être de se perfectionner sans cesse, et « la perfection est impossible sans la Science. La vrai façon d'adorer Dieu, c'est de connaître et d'aimer ce qui est ».

De la science, encore de la science, toujours de la science ! C'est l'idée qui revient sans cesse. C'est par la science seule qu'il est possible de se faire une vraie philosophie, c'est-à-dire un système, un aperçu des lois de l'Univers, du but de la vie, si tant est que la vie ait un but, et après quoi on a tout atteint, on peut mourir. L'idéal d'une vie serait d'atteindre la science intégrale ; après quoi la mort ne serait plus rien. Qui sait si notre peine à mourir ne provient pas de cette certitude que nous quittons la vie sans avoir presque rien appris, laissant derrière nous tant de choses que nous n'avons pas vues, que nous ignorons, et dont nous soupçonnons cependant l'immensité écrasante. Plus l'on sait et moins on doit avoir de peine à mourir ; et ce qui semble confirmer cette manière de voir, c'est que pour se se consoler de leur impuissance et de leur néant, les hommes se sont forgé cette chimère qu'après la mort leur pensée continue à survivre et qu'ils possèdent alors instantanément la solution des énigmes qui les torturent : énigme de l'existence, énigme de Dieu, connaissance des lois de l'Univers, possession du secret du monde !

Ici, nous touchons au nœud, au point central, au pivot de toute la philosophie de Renan. Poussant le perfectionnement de l'humanité à ses dernières limites, il arrive à une humanité qui, par la totalité de son savoir, s'identifierait avec Dieu. Comme le dit M. Charles Pégny : « Une humanité devenue Dieu par la totale infinité de sa connaissance, par l'amplitude infinie de sa mémoire totale, cette idée est partout dans Renan (1) »

Et c'est là justement le point faible de cette philosophie. Que l'humanité se perfectionne sans cesse, que toujours et toujours, tant qu'elle existera, elle apprenne davantage, que son savoir augmente, rien de plus noble, rien de plus juste. Mais supposer un instant qu'elle puisse arriver un jour à la connaissance totale, au savoir intégral, c'est admettre que la Science a une limite. Or, qui oserait aujourd'hui lui assigner cette limite ? Le champ des connaissances est infini, tout comme l'espace, et la marche que nous accomplissons dans cette voie n'a pas plus de valeur que celle poursuivie par le soleil à travers l'immensité. En multipliant des millions de fois la totalité des connaissances actuelles, en supposant l'humanité mille et mille fois plus savante qu'elle ne l'est en ce moment, elle n'aurait pas en réalité avancé d'un pas relativement à l'infini de la connaissance. Il y a des limites au *connaissable,* il n'y en a pas à la *connaissance.* Comment assigner une fin à ce qui n'a pas de limite ?

Voilà ce dont Renan ne se rend pas compte parce qu'il est avant tout et malgré tout un idéaliste. Quoique ayant perdu ses croyances, il lui faut un Dieu, ce Dieu fût-il l'Humanité élevée à une infinie

(1) Ch. Péguy, *Zangwill,* p. 36.

puissance. Il ne peut pas se faire à cette idée que même la Science, la science humaine, est relative, qu'elle n'a d'autre cause ni d'autre but que de satisfaire notre appétit de curiosité, qu'elle n'existe qu'en nous, et que comme nous elle est périssable. Un esprit rigoureusement scientifique, tout en faisant l'éloge de la Science considérée comme la plus noble occupation de la vie humaine, n'irait jamais aujourd'hui jusqu'à formuler ce quasi non-sens : la possibilité d'acquérir la connaissance totale d'un Univers infini.

En somme Renan est tombé dans l'erreur de tous les idéalistes qui veulent bâtir une philosophie en se basant sur la survivance de quelque chose. La sienne a ceci de supérieur qu'elle est assise non pas sur la survivance de la pensée *des* hommes, mais sur la pensée globale, sur la mémoire totale de l'humanité considérée comme un être unique se perfectionnant sans cesse. Mais si supérieures et élevées qu'elles soient, ces hautes conceptions s'évanouissent et disparaissent devant cette froide et implacable vérité, merveilleusement énoncée dans ces quelques phrases admirables où sombre toute philosophie :

Tout ce qui n'est pas pensée est le pur néant...; et cependant l'histoire géologique nous montre que la vie n'est qu'un court épisode entre deux éternités de mort, et que, dans cet épisode même, la pensée consciente n'a duré et ne durera qu'un moment. *La pensée n'est qu'un éclair au milieu d'une longue nuit.* Mais c'est cet éclair qui est tout (1).

*
* *

Nous ne nous appesantirons pas sur les *Dialogues philosophiques*, où se trouvent développées et discutées les théories dont nous venons de parler, pas plus que sur les autres ouvrages de Renan, nous contentant de renvoyer les lecteurs désireux de connaître son œuvre entière à l'index bibliographique qui suit cette étude. Nous avons bien conscience de n'avoir point encore dit la vingtième partie de ce qu'il y aurait à dire pour donner une idée à peu près complète des travaux accomplis par l'auteur de la *Vie de Jésus*. Mais l'espace nous manque, et force nous est de nous arrêter. D'ailleurs, il ne s'agit point ici de faire une analyse complète, mais simplement d'exciter l'intérêt de ceux qui n'ont point lu Renan et tâcher de le faire aimer.

En résumé Renan fut un esprit profondément religieux. Comme il le dit lui-même, il fut gouverné toute sa vie par une foi qu'il n'avait plus. Il était « né prêtre » et il resta prêtre d'instinct. Mais il était aussi et à un même degré, historien et philosophe. De bonne heure, le savant l'emporta chez lui sur le prêtre, mais sans cependant effacer complètement ce dernier caractère auquel il dut son idéalisme fer-

(1) Henri Poincaré, *La valeur de la Science*, p. 276.

vent. Au point de vue religieux on peut dire qu'il fut le précurseur du « modernisme » actuel, contre lequel se débat avec peine l'intransigeance du sacerdotalisme romain. Il fut vraiment le penseur libre, ne s'attachant qu'à ce qu'il croyait être la vérité.

Dans sa vieillesse il ne redoutait qu'une chose : la décrépitude. Elle lui fut épargnée ; il mourut, comme l'on sait, magnifiquement, en pleine vigueur intellectuelle, mais il avait pris ses précautions contre l'affaiblissement mental possible en écrivant à la fin de ses souvenirs ces fières paroles :

Je proteste d'avance contre les faiblesses qu'un cerveau ramolli pourrait me faire dire ou signer. C'est Renan, sain d'esprit et de cœur, comme je le suis aujourd'hui, ce n'est pas Renan à moitié détruit par la mort et n'étant plus lui-même comme je le serai si je me décompose lentement, que je veux qu'on croie et qu'on écoute.

* * *

En 1902 un comité composé de personnalités les plus illustres se constitua en vue de faire ériger à Renan, dans son pays natal, un monument qui fut inauguré l'année suivante. Cette inauguration se fit en grande pompe ; de nombreuses sociétés savantes étrangères envoyèrent même des délégations pour rendre hommage à la mémoire du grand écrivain.

Mais les « Béotiens » veillaient. Insensibles à la gloire, intolérants comme toujours, ils ne pouvaient pardonner à Renan de leur avoir montré le Christ tel qu'il fut, et non tel qu'ils le voulaient voir. Ils protestèrent contre l'érection du monument et imaginèrent de construire à Tréguier un autre monument dit « protestataire », dont le motif principal est un grand Christ cloué sur la croix. Sans doute ont-ils pensé troubler les mânes de l'auteur de la *Vie de Jésus* en opposant à sa statue, comme un reproche perpétuel, la propre image du « Seigneur ».

S'il en est ainsi, les « Béotiens » se sont lourdement trompés, car ces deux grands esprits ne sauraient en aucune façon être considérés comme adversaires. Bien au contraire, s'il était vrai que la pensée survit à l'homme, comme ils le croient, et comme l'espérait Renan, il est fort probable que Renan et Jésus n'eussent été du tout fâchés de se trouver ensemble. Renan a même écrit quelque part que la première question qui lui viendrait aux lèvres en entrant dans la vie future, serait : « Où est Jésus ? » ; et le Christ lui-même aurait sans doute éprouvé une grande joie à courir au-devant du plus glorieux et du plus sincère de ses historiographes :

— Te voilà donc, a dû dire Jésus, ô toi qui racontas ma vie avec

tant d'amour et de simplicité ; toi qui mieux que mes disciples su comprendre ma doctrine et mes aspirations. Toi seul m'as vraiment aimé. Pendant des siècles j'ai eu la douleur de voir ma pensée transformée, déformée, et les pires crimes commis en mon nom. Moi qui ne parlais que de bonté, on m'a fait présider en effigie d'horribles sacrifices. J'étais aimant, et je fus le prisonnier des méchants. J'étais simple, et l'on m'a construit des palais splendides. J'étais humble, et l'on a voulu faire de moi un Dieu ! Beaucoup de cœurs purs, d'esprits nobles, écœurés de tant d'abominations se sont détachés de moi, et j'attendais avec impatience celui qui viendrait un jour, textes en mains, rétablir la vérité et me rendre justice en faisant connaître ce que je fus.

— Et voici : tu es venu. Tu m'as montré tel que j'étais. Les Pharisiens, incorrigibles, se sont fermé les yeux et bouché les oreilles. L'éclatante lumière de la vérité est trop forte pour eux. Ils t'ont lancé l'anathème. Mais il faut les remercier de nous avoir dans leur aveuglement placés l'un près de l'autre, car pour charmer les longueurs de l'éternité ta vue me sera douce entre toutes et ta pensée des plus précieuses.

Et Renan de répondre :

— Quelle plus grande joie pourrais-je avoir, cher maître ! que celle d'être auprès de toi au long de cette vie éternelle dans laquelle je viens d'entrer. Au cours de mon existence humaine, quand il m'arrivait de douter de la vie future, mon grand chagrin était de songer que jamais il ne me serait possible de te voir ni de t'entendre. J'aimais ta douceur, ta poésie, ta sagesse. J'aimais jusqu'aux naïfs cantiques que des magiciens barbares avaient écrit pour te glorifier. Je suis arrivé de bonne heure au seuil de tes mystères, mais je te connaissais mal. Ta vraie personnalité disparaissait sous les pieuses légendes. Pour te trouver, il m'a fallu des recherches infinies. Et quand j'y suis parvenu, je me suis trouvé presque seul. Si tu savais combien il est devenu difficile de te servir ! Même ceux qui t'honorent ne te comprennent point, et je vois qu'ils te font pitié. J'ai écrit ta vie en m'efforçant de la retracer telle que tu aurais aimé qu'elle fût écrite, et ils m'ont traité comme un Evhémère. Toi seul es bon. Toi seul es pur. Mais laissons là les Pharisiens qui ne savent point ce qu'ils font, et parle-moi de ton enfance sur laquelle je n'ai pu recueillir que si peu de chose ; parle-moi de ta jeunesse dans ce charmant pays de Galilée dont j'ai conservé un si délicieux et si troublant souvenir ; dis-moi tout ce que j'ignore encore de toi.

Et Jésus :

— En ce temps-là, au bord du lac de Génézareth...

Adversaires ? Jésus et Renan ? Allons donc !... Ils sont certainement enchantés d'un si bon voisinage. Ils étaient bien faits pour s'entendre.

Avril 1911. JEAN STEENE.

NOTE BIBLIOGRAPHIQUE

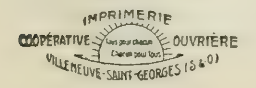
Œuvres complètes de Renan (Calmann-Lévy, édit.)

Histoire des Origines du Christianisme, sept volumes comprenant : *La Vie de Jésus* (1863), *Les Apôtres* (1866), *Saint Paul* (1869), *L'Antechrist* (1873), *Les Evangiles* (1877), *L'Eglise Chrétienne* (1879), *Marc-Aurèle* (1882).

Histoire du peuple d'Israël, 5 vol. (de 1887 à 1893). *Averroès et l'averroïsme* (1852) ; *Histoire générale des Langues sémitiques* (1855) ; *Etudes d'Histoire religieuse* (1857) ; *De l'origine du langage* (1858) ; *Le livre de Job,* traduit de l'hébreu (1858) ; *Essais de morale et de critique* (1859) ; le *Cantique des Cantiques,* traduit de l'hébreu (1860) ; *Questions contemporaines* (1868) ; *La Réforme intellectuelle et morale* (1871) ; *Mission de Phénicie,* 1 vol. in-4° texte, 1 vol. in-4° contenant 70 planches (1874) ; *Dialogues philosophiques* (de 1878 à 1886) réunis en un volume ; *L'Ecclésiaste,* traduit de l'hébreu (1882) ; *Souvenirs d'enfance et de jeunesse* (1883) ; *Nouvelles études d'Histoire religieuse* (1884) ; *Discours et Conférences* (1887) ; *L'Avenir de la Science* (1890) ; *Feuilles détachées* (1892).

Œuvres posthumes : *Ma sœur Henriette* (1893) ; *Lettres intimes* (1896) ; *Cahiers de jeunesse; Lettres du séminaire* (1902) ; *Etude sur la politique religieuse de Philippe le Bel* (1899) ; *Mélanges religieux et historiques.*

Il a paru sur Renan un très grand nombre d'ouvrages parmi lesquels il convient de citer surtout : Mme J. DARMESTETER, *La Vie d'Ernest Renan* (1898) ; Gabriel SÉAILLES, *Ernest Renan,* ouvrage de polémique philosophique ; R. ALLIER, *La Philosophie de Renan.*



15-4-1911 *Le Gérant :* **Ernest REYNAUD.**

Pour la défense
de l'Art
du Nu
et de l'Amour

Dessins de :
Poulbot, Willette
Steinlen, M. Robin
Hémard, Dépaqui
Lucien Laforge

MÉRO
t
par la
que
re
ce des
"

Le Nu

N° 3. — Hors série en couleurs des

Hommes du Jour

Texte de **Louis NAZZI**

Reproduction
DES
ŒUVRES DES MAITRES :
TOULOUSE-LAUTREC
MANET, DEGAS
RENOIR, FRAGONARD
Auguste RODIN.

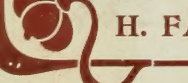
Chaque Numéro :
50 centimes
++++
franco : **0 fr. 60**
++++
Les 3
1 fr. 50 franco

Déjà parus :

N° 1 — NOEL
Illustrations de A. Delann
Poulbot, Roubille, Herma
Paul.

N° 2 - LA GUERR
Illustrations de
Steinlen, Poulbot, Roubil
Grandjouan, Lucien Lafor

En vous abonnant pour un an aux " HOMMES DU JOUR "
(6 fr. 25 France et Colonies; 8 fr. 50 Étranger, port des primes compris)
Vous recevrez GRATUITEMENT les TROIS numéros hors série par
et ceux qui paraîtront par la suite.



H. FABRE & Cie, 20, Rue du Louvre, **PARIS**

IMP. COOPÉRATIVE OUVRIÈRE, VILLENEUVE-St-GEORGES

